

UNE HISTOIRE

DE L'AUTRE MONDE



I

Un des plus curieux épisodes de ma vie maritime est bien certainement l'histoire de ma mort ; et, le récit qui en est fait, vingt-cinq ans après, par le principal intéressé, n'est point une chose banale ; l'histoire est absolument authentique, sinon dans le fait lui-même, fort heureusement, du moins dans les circonstances qui entourèrent ce lugubre et mémorable événement.

Il me faut procéder par ordre, car les divers incidents qui se sont produits à l'époque dont je parle, ne peuvent être rassemblés, ni dans l'unité de temps, ni dans l'unité de lieu.

Au mois de juillet 1874, le croiseur l'*Infernet*, commandé par le capitaine de vaisseau Pierre, et à bord duquel je remplissais, comme capitaine de frégate, les fonctions de second, partit du Callao pour aller faire l'hydrographie des îles Lobos, situées un peu plus au nord ; ce travail, auquel collaborèrent tous les officiers et aspirants de l'*Infernet*, dura une quinzaine de jours, et le commandant Pierre, voulant coordonner et mettre au net les levés et les plans qui avaient été faits, se décida à partir pour Guayaquil.

La ville de Guayaquil, située sur la rive droite de la rivière du même nom, et à quinze ou vingt milles de son embouchure, est une charmante cité que connaissent

bien tous les marins qui ont fréquenté ces parages ; la rivière est profonde ; ses eaux sales et limoneuses donnent asile à de nombreux crocodiles dont on peut suivre les ébats sur les berges vaseuses et ensoleillées ; la ville elle-même est infestée de moustiques féroces et de scorpions dangereux ; mais le souvenir de ces bêtes malfaisantes à des degrés différents, ne peut effacer celui de la sympathique hospitalité qui a toujours accueilli les marins français dans la cité équatorienne.

Notre arrivée fut le signal de réjouissances aussi nombreuses que variées ; grâce à notre consul, M. P..., et à notre très aimable consulesse, les bals, dîners et soirées se succédèrent sans interruption ; on ne nous demandait qu'un estomac complaisant et des jambes infatigables ; du reste, la devise de cette charmante population tient en trois mots : « baylar, tocar la bigouela y cantar », danser, jouer de la guitare et chanter ; malgré la chaleur, malgré les moustiques, nos soirées, après le travail de la journée fini, étaient fort agréablement occupées, au milieu de ce monde exotique mais très vivant, où les Anita, Mariquita, Pépita, Carmencita et autres noms en ita, alternaient avec les Inès, Mercédès et Dolorès, pour laisser à leurs hôtes de passage l'inoubliable souvenir de leur rayonnante beauté.

De fait, ces belles créoles, issues d'un sang mêlé des conquérants Espagnols et de la race autochtone, sont tout simplement splendides ; leurs yeux noirs, incandescents, éclairent des figures aux contours les plus purs, et leur démarche onduleuse, presque lascive, donne à leurs mouvements un charme tout particulier ; il n'y a qu'une chose qui détonne dans ce séduisant tableau ; il

vaut mieux les regarder que les entendre ; la voix est généralement un peu dure et gutturale, ce qui peut être attribué, en partie, à la langue espagnole ; leur timbre s'adoucit lorsqu'elles s'expriment dans la langue française qui leur est très familière.

Il est bien rare qu'on séjourne quelque temps à Guayaquil, sans jouir du spectacle d'un tremblement de terre ; ce phénomène est d'ailleurs signalé, quelques heures à l'avance, par le « Chimborazo », superbe montagne volcanique de 3,600 mètres d'élévation, à 90 kilomètres de distance, et dont la cîme neigeuse se perd dans les nuages ; il est de règle que, lorsque ces nuages se dissipent et que les contours du sommet se dessinent dans toute leur pureté et semblent se rapprocher, on peut s'attendre à cette perturbation de notre planète.

Un jour, en effet, nous vîmes ce beau sommet couvert de neige, se détacher sur un fond noir d'orage ; la prédiction ne nous empêcha pas de nous rendre, dans la soirée, chez notre consul, qui avait organisé une petite sauterie ; les danses allaient grand train lorsque, vers dix heures du soir, au beau milieu d'une « habanera » des plus entraînantes, la maison elle-même se mit en branle et rompit brutalement la mesure, pendant qu'un orage des plus violents nous assourdissait de ses notes tonitruantes ; ce fut une panique épouvantable ; un grand cri fut poussé à l'unisson de toutes les voix « tremblor », et une grande partie de l'assemblée roula sur le parquet, en des chutes qui n'étaient point recherchées ; ça ne dura pas longtemps, à peine quelques secondes ; les cavaliers, après s'être relevés eux-mêmes, relevèrent leurs danseuses, la maison reprit son équilibre et, au

bout de quelques minutes d'une émotion partagée, les danses continuèrent.

Cet accident est assez commun ; néanmoins, quand on n'y est pas habitué, cela produit une sensation plutôt désagréable.

La note comique fut donnée par les personnes qui ne dansaient pas, et qui, au moment de la débâcle, saisirent, au hasard du voisinage, le cou, les jambes ou les bras de ceux qui se trouvaient à côté d'elles ; je fus, pour mon compte, appréhendé par une dame âgée, que j'eus beaucoup de peine à faire démarrer. « Muero », je meurs, me disait-elle, sauvez-moi ; je la sauvai, en effet, en l'emportant au buffet, où elle se remit complètement ; comme une bonne action n'est jamais perdue, la bonne dame me présenta, quelques instants après, à sa charmante jeune fille, « Anita » ou « Mariquita », qui me remercia très gracieusement d'avoir pris soin de sa maman, et, bien naturellement, je n'eus pas de peine à lui faire comprendre que j'aurais préféré le contraire ; elle me regarda, sourit et nous voilà, partis en valsant ; dans ce pays-là les femmes sourient avec les yeux et vous regardent avec des dents superbes ; c'est bouleversant.

Pour reconnaître le bon accueil qui nous avait été fait, nous résolûmes de donner un bal à bord de *l'Infernet*, dans la nuit d'un samedi au dimanche.

La toilette du bâtiment fut bientôt faite ; la verdure ne faisant pas défaut, le pont fut transformé en salle de bal champêtre, que nos tentes et nos tauds abritaient contre les fraîcheurs de la nuit ; des lustres installés par nos marins avec les armes du bord, éclairaient le navire.

de bout en bout, et tous les lampions ou fanaux dont nous avons pu disposer, formaient une girandole lumineuse tout autour des bastingages ; les deux scaphandres avaient été empaillés et placés comme des hérauts d'armes de chaque côté de la coupée, avec un bras indicateur ; enfin, un buffet bien garni était monté chez le commandant, pour restaurer et rafraîchir nos convives.

A partir de neuf heures, nos belles Equatoriennes, escortées de leur famille, étaient amenées à bord par nos embarcations, et les danses commencèrent ; quadrilles, polkas, mazurkas alternaient avec les « Habaneras » et les « Samacuecas », il y en eût pour tous les goûts ; et, c'était un grand plaisir à voir ces belles jeunes femmes et ces charmantes fillettes, les yeux brillants et diamantés, tourbillonnant sous les mesures précipitées de nos valse françaises, ou se balançant gracieusement sous le rythme onduleux de leurs danses espagnoles ; aux premières lueurs du jour, tous nos beaux oiseaux s'envolèrent.

Mais, ce n'était pas fini ; sans rien changer à la toilette du bord, un autel fut dressé sur le gaillard d'arrière et nos amis revinrent entendre la messe qui fut célébrée à huit heures, par un prêtre français résidant à Guayaquil ; ce fut une compensation ; ceci effaça cela ; je ne sais pas si le diable y perdit quelque chose, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'aurait pas reconnu dans leurs vêtements sombres, dans leur pieuse attitude et dans leurs mouvements discrets, nos belles danseuses de la nuit, aux toilettes éclatantes, aux allures endiablées, aux sourires provoquants ; à neuf heures, la cérémonie terminée, tout le monde partit, et nous pûmes nous reposer.

Jusqu'ici rien de bien lugubre ; c'est plutôt le contraire ; mais patience ! nous arrivons à ce lamentable événement.

Au moment de nous mettre à table pour déjeuner, le commandant reçut du consulat le *Courrier des Etats-Unis* qui s'imprime en français à New-York, et qui avait été apporté pendant la nuit par un paquebot américain ; à peine le commandant avait-il déplié ce journal, que je le vis faire un mouvement de surprise et me tendant la feuille : « Tenez, me dit-il, j'aime assez que vous puissiez lire cet entre-filet » et je lus en effet :

« Une dépêche officielle, venant de Panama, nous
» annonce un terrible événement arrivé à bord de l'Infer-
» net ; à sa sortie du détroit de Magellan, et dans un
» furieux coup de vent, le capitaine de frégate Galache,
» second de ce navire, a été emporté par un paquet de mer,
» et toutes les recherches faites pour le sauver ont été
» infructueuses. »

Mon premier mouvement fut de rester pétrifié ; le second de me révolter ; je proteste, criai-je très fort, pour mieux affirmer ma preuve ; j'ai dansé toute la nuit, et il n'est pas croyable qu'un homme mort depuis déjà trois mois, puisse se livrer à une pareille sarabande ; je me mis à rire, néanmoins je riais jaune ; j'étais inquiet et perplexe en relisant ce canard de haut vol ; le commandant Pierre lui-même me parut soucieux et, me faisant part de ses réflexions, il m'engagea vivement à envoyer un télégramme par Panama, au consul général de France à New-York, pour démentir la nouvelle, et un autre à Brest, pour rassurer ma famille ; le *Courrier des Etats-Unis* ne mentionnait pas, en effet, l'origine de son article, et selon toute probabilité, il était sur le point d'arriver

en France, où la reproduction en serait faite dans tous les journaux ; ces deux télégrammes furent donc expédiés par le paquebot qui retournait à Panama ; mais ce que nous ne savions pas, c'est que le *Courrier des Etats-Unis* avait cueilli la nouvelle dans la presse française, sans le mentionner, et qu'il y avait déjà plus de deux mois que ma mort avait été connue et démentie, lorsque les télégrammes arrivèrent à destination.

Je fus, du reste, pleinement rassuré sur mon existence, lorsque, dans l'après-midi, étant descendu à terre, je rendis quelques visites aux personnes qui étaient venues à bord la nuit précédente, et qui m'affirmèrent unanimement que j'étais vivant, bien vivant, très vivant, et que j'en avais donné les preuves les plus manifestes ; de fait, j'en étais bien persuadé, mais je n'étais pas fâché de me l'entendre dire et répéter.

D'ailleurs, le paquebot apportant le courrier français arriva quelques jours après, et je fus mis tout à fait au courant de cette mémorable aventure.

II

Ici se place la seconde partie de cette histoire, dans laquelle j'ai rempli, à mon insu, le rôle de décédé par immersion.

Un journal de Toulon, le *Progrès du Var*, dans son numéro du 6 juin 1874, portait l'article suivant que je copie textuellement dans sa « Chronique maritime » :

« Une dépêche officielle venue par voie de Panama, » annonce la perte d'un officier de grand mérite, victime » d'un affreux accident de mer.

» *M. le capitaine de frégate Galache, second à bord de*
» *l'Infernet, a été enlevé par une lame et a disparu dans*
» *les parages du détroit de Magellan.*

» *Une seconde dépêche attribue ce déplorable événement*
» *aux amplitudes de roulis de cette corvette, qui est un*
» *bâtiment dangereux par le moindre mauvais temps.* »

Et le lendemain 7 juin :

« *De nouveaux renseignements qui nous sont parvenus,*
» *au sujet de la catastrophe du détroit de Magellan, à*
» *bord de la corvette à vapeur l'Infernet, confirment la*
» *disparition du commandant Galache, par un effet de*
» *roulis tellement violent, que le mât de misaine de la*
» *corvette en aurait éprouvé une grave avarie.*

» *Au reste, cet officier supérieur a été la seule victime*
» *de ce fatal accident, qui aurait pu occasionner un plus*
» *grand désastre.* »

Ces articles furent reproduits par les journaux de Paris, et un de mes parents, qui lisait le *Temps* quotidiennement, se précipita, tout haletant, à la Préfecture maritime, où on lui répondit qu'on n'en savait pas plus que ce que disaient les journaux, en l'engageant à télégraphier à Toulon ; le maire de Brest adressa une dépêche au Préfet maritime dans ce port, qui répondit :

« *On prétend que disparition commandant Galache est*
» *racontée par second-mâitre mécanicien écrivant à sa*
» *femme ; difficile vérifier le fait.* »

Et trois ou quatre jours après :

« *Je viens de voir la lettre du second-mâitre de l'In-*
» *fernet ; elle ne parle nullement de la mort du comman-*
» *dant Galache ; il n'y est question que de l'enlèvement*
» *du canot du commandant.* »

Les commentaires allaient partout leur train et on peut aisément s'imaginer le trouble porté dans ma famille par les articles explicatifs qui parurent dans les journaux ; heureusement que ma chère et bien-aimée compagne, qui ne les lisait pas, ne se doutait de rien ; au grand étonnement des personnes qui la connaissaient, elle continuait paisiblement à promener ses deux jeunes enfants, mais elle était entourée de sa mère et de sa tante, qui lui servaient de gardes du corps et empêchaient les amis trop zélés de lui apporter leurs sympathiques, mais indiscrètes condoléances ; les lettres qui étaient adressées à la maison furent détournées par d'affectueux complices ; mais pour le bon public, j'étais mort et bien mort, et on ne comprenait pas que personne n'osât en informer la principale intéressée.

Cette période dura une huitaine de jours pendant lesquels les journaux se livrèrent à une véritable orgie d'articles macabres.

Je cueille celui-ci dans le *Petit Moniteur Universel* du 10 juin :

LA MORT D'UN BRAVE MARIN

« Une dépêche nous apprenait la fin terrible d'un des
» officiers de l'Infernet. Nous possédons aujourd'hui
» quelques détails sur ce déplorable événement.

» C'est dans le détroit de Magellan qu'a eu lieu le ter-
» rible accident qui prive la marine française d'un de
» ses officiers les plus distingués, M. de Galache, capi-
» taine de frégate, commandant en second de la corvette
» l'Infernet.

» M. le commandant de Galache, surpris par un mou-

» *vement de roulis trop violent, aurait perdu pied et,*
» *lancé dans le vide, aurait été englouti presque immé-*
» *diatement. Après avoir fait de vaines recherches, le*
» *navire a dû continuer sa route.*

» *M. de Galàche était non seulement un officier du*
» *plus grand mérite, mais un homme du monde charmant*
» *et sympathique. La perte de cet excellent marin sera*
» *ressentie, non seulement par ses camarades, mais encore*
» *par tous ceux qui avaient l'honneur de le connaître. »*

On me noyait, mais j'étais ennobli du coup.

Un autre donnait encore plus de détails et racontait que, me trouvant sur le gaillard d'avant, à mon poste de manœuvre, pendant que l'on guindait les mâts de hune qui avaient été calés pour traverser le détroit et, dans un coup de tangage très violent, l'avant du navire, qui était très fin, s'enfonça profondément dans une grosse lame qui vint l'assaillir, et que je fus projeté en dehors du bâtiment ; une autre lame me rejeta sur les porte-haubans de misaine, où je me brisai la tête, tout en m'y cramponnant et, enfin, au moment où l'on allait me saisir, mes forces me trahirent, je lâchai prise et je disparus.

Après tant d'articles de ce genre, comment ne pas croire à ma mort effective.

Ma pauvre vieille mère, qui vivait à Toulouse, faillit mourir de chagrin, en apprenant ce douloureux événement ; elle fit dire des messes pour le repos de mon âme et prit des vêtements de deuil ; nombreux furent mes amis qui, accueillant ces nouvelles débitées par la presse avec une incroyable légèreté, n'eurent pas un instant de doute sur la catastrophe qui m'avait enlevé à leur affection.

Ce qui avait été surtout la cause initiale de l'article du *Progrès du Var*, c'est qu'à l'armement de l'*Infernet*, ce journal avait soutenu une polémique violente contre ce nouveau type de croiseurs, disant qu'ils n'étaient pas navigables et prédisant de futurs malheurs ; lorsque le gérant de ce journal apprit, en ramassant la nouvelle sur la voie publique, que le canot du commandant en second avait été enlevé, il n'hésita pas, pour le soutien de sa cause, à dénaturer cette lettre, en mettant le commandant en second à la place du canot et en ajoutant d'ailleurs que c'était par une dépêche officielle venue par Panama, qu'il avait appris l'événement.

La vérité pourtant devait se faire jour, car cette situation ne pouvait pas durer ; on apprit qu'on avait reçu des lettres de l'*Infernet*, datées de Valparaiso, c'est-à-dire postérieures à l'événement ; ma chère femme en avait même, mais on ne le savait pas, et on n'osait pas le lui demander, par crainte d'une réponse négative ; ce fut Madame Pierre qui écrivit à la *Vigie de Cherbourg* pour lui dire qu'elle avait reçu une lettre de son mari, qui ne lui parlait de rien ; du reste, voici l'article de ce journal, à la date du 12 juin :

« *Les journaux de Toulon et de Paris annoncent qu'une*
» *dépêche officielle aurait apporté la nouvelle d'un affreux*
» *accident, dont M. le capitaine de frégate Galache,*
» *second de l'Infernet, aurait été la victime.*

» *Cet officier aurait été enlevé par une lame pendant*
» *la traversée du détroit de Magellan.*

» *Nous avons de sérieuses raisons pour mettre en doute*
» *l'exactitude de cette triste nouvelle ; nous savons, en*
» *effet, d'une façon positive, que le Ministre n'a reçu*

» aucune dépêche officielle concernant ce fait. Les der-
» nières nouvelles officielles de l'Infernet sont datées de
» Punta-Arenas, à l'entrée du détroit de Magellan.

» L'accident dont on parle serait donc arrivé pendant
» la traversée du détroit.

» Le Ministre en eût été informé, puisque des nouvelles
» particulières, postérieures au passage du détroit, sont
» arrivées ces jours-ci. Nous avons en effet sous les yeux
» le passage très significatif d'une lettre de l'honorable
» capitaine de vaisseau Pierre, qui commande l'Infernet.

» Cette lettre, du mouillage de Lota, 16 avril, contient
» le passage suivant :

» La santé est excellente à bord ; mon bâtiment me
» satisfait complètement ; le passage de Magellan m'a
» fort intéressé.

» Du malheur dont il est parlé, pas un mot.

» Il n'est guère croyable que le commandant de l'Infer-
» net n'ait pas même fait allusion à la perte de son
» second, si un pareil malheur lui était réellement
» arrivé. »

A partir de ce moment, tout finit par s'éclaircir ; en prenant quelques précautions, on apprit que ma famille avait reçu de mes nouvelles de Lota ; le ministère fit savoir à la Préfecture de Brest qu'il n'y avait rien de vrai dans toute cette histoire, et les journaux furent obligés de retourner leur veste.

Voici comment s'exprima le *Progrès du Var*, l'auteur de tout ce vacarme, dans son numéro du 13 juin :

« On a reçu aujourd'hui une très heureuse nouvelle ;
» M. le capitaine de frégate Galache, second de l'Infer-
» net, n'est ni mort, ni disparu.

» *Cet officier supérieur n'a pas même été enlevé par
» une lame. En recherchant l'origine de cette dépêche,
» qui avait naturellement porté la désolation dans une
» honorable famille, on a fini par découvrir que la source
» de cet étrange et fatal événement, provenait d'une lettre
» écrite par un officier de l'Infernet, annonçant que la
» baleinière du commandant Galache avait été enlevée
» par la mer dans le détroit de Magellan.*

» *Cette lettre, écrite d'une manière illisible, avait
» transformé la baleinière en commandant !*

» *Et la gravité d'un pareil accident, dénaturé et com-
» pliqué par une coquille télégraphique, avait fini par
» lui donner une importance majeure.*

» *M. le capitaine de frégate Galache, qui, ainsi que
» nous l'avons dit, est un officier de très grand mérite,
» ne sera pas étonné en apprenant jusqu'à quel point le
» bruit de sa mort avait produit une pénible impression. »*

Et voilà comment on se tire d'un mauvais pas ; il est certainement très regrettable qu'un journal puisse imprimer avec une si coupable légèreté les bruits qu'il recueille, sans les contrôler sérieusement et sans souci des conséquences qui peuvent en résulter.

Le *Figaro*, qui avait également annoncé ma disparition, fut bien obligé de constater ma résurrection ; il le fit en termes humoristiques et donna la note comique à cette déplorable aventure.

« *C'est une erreur purement typographique qui nous
» avait fait insérer que le commandant Galache, second
» de l'Infernet, avait été enlevé par une lame ; nous
» avons appris depuis que c'est par une dame ; hum ! c'est
» évidemment moins dangereux, mais c'est encore bien
» grave ; pourtant on en revient. »*

A la date du 14 juin 1874, j'étais donc revenu de mon immersion ; tout fut expliqué ; les félicitations succédèrent aux condoléances, et l'aventure fut enterrée.

Lorsque je fus mis au courant de tous ces incidents, j'écrivis une belle lettre à M. le Procureur de la République, à Toulon, à l'effet de poursuivre, à ma requête, le gérant du *Progrès du Var*, pour délit de fausse nouvelle ayant occasionné un grand trouble dans une famille ; hélas ! j'appris trois ou quatre mois plus tard, à San-Francisco, que le coupable était mort depuis, et que dans l'état, comme on dit, il ne pouvait être poursuivi ; c'était la Justice Immanente ! je n'insistai pas et je lui ai pardonné.

Cette échappée inconsciente et involontaire dans le royaume de Pluton, me procure de bons moments et quand j'ai le « spleen », ce qui m'arrive, d'ailleurs, très rarement, je relis avec plaisir les documents que j'ai précieusement conservés ; les éloges flatteurs, mais posthumes qui m'ont été décernés, me caressent doucement l'épiderme, avec l'idée pénible que tout cela aurait bien pu m'arriver, mais avec l'agréable sensation qu'il y avait eu mal donne.

De sorte que tout compte fait, je puis diviser mon existence en deux parties : l'une commençant en avril 1830 pour finir au mois de juin 1874, l'autre recommençant au dit mois de juin, à l'époque de ma résurrection ; comme, pour former un tout bien homogène, il faut deux moitiés égales ou tout au moins équivalentes, j'ai encore quelque temps à courir avant d'être à la fin de la seconde période ; dans tous les cas, je n'ai plus à penser qu'il puisse m'arriver une aventure du même

genre, d'être enlevé par une lame ou par une dame ; d'abord, je ne navigue plus, et, d'ailleurs, j'ai passé l'âge des enlèvements.

Aussi, confiant dans ma bonne étoile, j'espère bien atteindre tout doucement, et sans me presser, cette époque encore lointaine, assez bien figurée, en termes maritimes, par les deux baraquettes du capelage des mâts de hune ; après, nous verrons.

Ami lecteur, je t'en souhaite tout autant.

Contre-Amiral GALACHE.

